

FEMME(S) & ART CONTEMPORAIN

DÉBAT 29 Octobre

Hall St Pierre

Dans le cadre du 18^e Festival international de film lesbien et
féministe de Paris

Organisé & Modéré par **Mélanie Perrier**

(Membre de Cineffable, Commissaire de FSPACE, Artiste, Enseignante-chercheure à l'Université de Paris 1- Panthéon-Sorbonne)

Avec :

Jehanne-Marie Gavarini (Artist, Associate Professor, Art Department, University of Massachusetts Lowell, Visiting Artist : Women's Studies Research Center, Brandeis University, USA)

Sirine Fattouh (Artiste Libanaise)

Anna Lopez Luna (Artiste, Espagne)

Cendres Lavy (Artiste, France)

Virginie Jourdain (Artiste & commissaire indépendante, France) + Le **Collectif DYKE RIVERS**

Carol Jacobsen,¹ (Réalisatrice de « Censorious », documentaire projeté dans le cadre du 18^e Festival international de film lesbien et féministe de Paris)

Cathy Peylan : Photographe,

Anne-Marie Szczurek : Membre de Cineffable, Commissaire de l'expo en Mezzanine du Festival.

Le débat tentera de s'intéresser à la relation femme et art contemporain. Chacune des intervenantes est revenue (à l'aune de leur propre expérience) sur la prénance et l'incidence de la question des genres et du féminin au sein de leur pratique artistique et de l'art en général.

Mélanie Perrier : Cette année, à l'occasion du 18^e Festival International du Film Lesbien et Féministe de Paris, a été initié une nouvelle politique l'exposition, avec le projet curatorial « FSPACE », ayant pour ambition de s'attacher précisément aux questions des Femmes et de ses représentations dans une perspective contemporaine.

L'exposition avait un aspect environnemental, s'inscrivant dans un espace non déterminé et non délimité spatialement, « infiltrant » les lieux tels que les toilettes des « hommes », ou l'espace restaurant par une gigantesque vidéoprojection. Ainsi avons-nous tenter de

¹ Carol Jacobsen is Associate Professor in art and women's studies at the University of Michigan. She is an award-winning social documentary artist whose works in video and photography address issues of women's criminalization and censorship. Her works include "From One Prison" and "Sentenced", videos of women's first person stories serving life sentences for killing an abusive partner and "Bound and Gagged" which exposes the use of torture on women prisoners. In addition to her teaching responsibilities, Jacobsen serves as Director of the Michigan Women's Clemency Project. CENSORIOUS, Documentary, (2005), USA, *Pornography or art? A funny, provocative feminist view of the culture wars narrated by artists whose works have been banned for their political and sexual content.*

redélimiter ce qu'est un espace de monstration et voir en quoi le contexte fort de ce Festival pouvait participer à la lecture des différents projets.

J'aimerais pour commencer ce débat que chacune des artistes, qui nous ont fait l'amitié de venir participer à ce débat, présente leur projet.

Comment chacune a pensé cette exposition « in-situ », comment avez-vous pris en compte le contexte dans lequel cette exposition allait avoir lieu (un festival international non-mixte de film lesbien et féministe) ?

Je présente brièvement chacun des projets :

Virginie Jourdain et le Collectif DYKE RIVERS ont investi l'espace restauration par plusieurs installations, notamment avec des nappes dessinées sur les tables, des sets de tables édités chaque jour et des interventions aux murs.

La peinture « *To manage* », une Blanche neige émancipée de Cendres Lavy a introduit l'exposition et s'est inscrite dans un espace intermédiaire.

Sirine Fattouh a investi quant à elle l'espace des toilettes pour hommes avec l'installation « *Babydoll Made in china* » composée d'une cinquantaine de poupées chantantes, et une série de photographies.

Anna Lopez, dans le même espace a installé le dessin monumental « *Family tree* » et a amené ainsi la question de la généalogie.

Deux vidéos ont complété cet espace des toilettes, celle d'Ana Hoffner (artiste autrichienne) « *Fuck you* », ancré dans le langage et exposant un discours dissident et la vidéo « *Engendered pieces* » de Jehanne-Marie Gavarini

L'espace restauration a ensuite accueilli un gigantesque écran avec les vidéos de plusieurs artistes.

Marsha Sha (artiste russe) avec les vidéos « *Desire* », « *Feminine* » et « *Flesh* » qui participe toutes à la reconquête du corps féminin. Janice Sloane (artiste américaine) nous a présenté « *Camiseta.Bubblemove* » une vidéo malléable et anti-glamour autour du corps féminin, suivie de la chorégraphie « *Inside outside* » d'Evelin Stermitz (artiste autrichienne) qui poursuit cette infiltration de la féminité et des normes d'un corps. Anna Lopez a conclu cette série de projection par la vidéo « *Amalia* », autour du striptease d'une femme âgée.

Jehanne-Marie Gavarini : Mon travail comprend essentiellement des objets et des installations. Vu les « contraintes » techniques de l'exposition et sa durée (4 jours), j'ai choisi la vidéo « *Engendered pieces* » pour l'exposition F-Space. Je travaille beaucoup sur le genre, donc la question de la cohérence et de la correspondance de mon travail ne se posait pas. C'est une petite vidéo d'une minute qui est une sorte de rêverie, un fantasme. Elle représente assez bien l'ensemble de mon travail qui, rarement littéral, se situe dans l'imaginaire. Créant des associations d'idées, il est en général ouvert à l'interprétation.

Mélanie Perrier : L'intervention de DYKE RIVERS au sein de l'espace restauration amène les questions du genre, de la féminité et des normes. J'aimerais également souligner le double statut de Virginie Jourdain qui est également commissaire d'exposition et notamment de cette importante exposition « *Revolt she said* »² qui posait ouvertement les questions du

² Exposition à Rennes au Centre d'Art contemporain La Criée, du 27 janvier au 12 mars 2006. *Revolt, She Said !* questionnait les différentes formes de féminismes et d'activisme culturel. Exposition, café MLF, rencontres et projections de films composent ce projet artistique dans ces histoires multiples et mouvantes.

Avec Dafne Boggeri, Béatrice Cussol, Kirsten Dufour, Hee, Sarah Lucas, Tom de Pékin, Dana Wyse, Anna Margarita Albelo, Pauline Boudry & Renate Lorenz, Laura Cottingham, Emilie Jouvét, Carole Roussopoulos, Delphine Seyrig, Sara S'Jegers

genre, du féministes et des sexualités en présentant un certain nombres de pratiques essentiellement d'artiste femmes.

Est-ce que tu pourrais revenir sur votre façon d'envisager votre intervention pour FSPACE ?

Virginie Jourdain : Nous nous sommes constitués en collectif appelé DYKE RIVERS. Nous avons toutes en commun d'avoir fait les Beaux Arts, et nous voulions participer à ce projet sous forme « d'exercices », et de voir comment nous pouvions nous regrouper.

Étant donnée que nous avons en commun d'être toutes lesbiennes, d'avoir cette culture en commun, cela a constitué notre point de départ de travail allié à la question de travailler dans un temps court et dans ce contexte.

Nous avons donc chacune fabriqué des petits objets « consommables » insérés dans l'espace restauration, afin de capter l'attention au maximum.

Les tables s'y prêtaient bien, puisque beaucoup y passe du temps et discutent autour d'elles . Ces tables se sont mues en interfaces, susceptibles de créer du dialogue grâce aux dessins et aux nappes qui nous avons installé.

Cela nous a permis de tenter de voir comment nous pouvions présenter un travail artistique dans un lieu qui ne s'y prête pas du tout.

On a fabriqué des sets de tables chaque jour, que l'on consomme et que l'on peut jeter après. En somme un objet « à durée de vie limitée », afin de jouer jusqu'au bout sur cette difficulté de montrer.

Pour nous c'était très important de participer artistiquement au Festival organisé par Cineffable, puisque c'est en France un événement unique et majeur, qui fait parti de notre culture, une sortie du placard massive de lesbiennes. Donc on ne peut pas dénigrer son impact.

Le problème d'introduire l'art contemporain au sein de ce festival rejoint un problème plus vaste que l'on rencontre dans la société.

Ici la question était : Comment des lesbiennes et des féministes peuvent intégrer des espaces publics ?

Cendres Lavy : Pour ma part, je présente pour FSPACE « Blanche Neige » qui initialement était une peinture que j'ai transformé pour l'occasion en grand tirage numérique et qui est montré à l'entrée des toilettes.

Public : Est -ce qu'il y a d'autres icônes ou images que tu te réappropries ?

Cendres Lavy : Oui, tout à fait, il y a effectivement d'autres icônes avec lesquelles je travaille, essentiellement des images en deux dimensions, mais également des volumes. Je travaille sur tous les fronts !

Cette Blanche Neige me paraît assez essentielle dans la culture globale et m'intéresse pour l'incidence qu'elle a, à la fois sur les femmes et les hommes par ce côté angélique, pure.

Cette Blanche Neige que je propose, je lui ai donné une nouvelle posture : seule, elle est tranquillement en train de se masturber, je l'ai intitulé « To manage ».

Nathalie Magnan : C'est intéressant de travailler autour des images de Disney, d'autres s'en sont également saisi, des hommes notamment sans pour autant l'aborder sous l'angle de la question des genres. Mais Disney est également connu pour être très « méchant » concernant les questions du copyright. Ce qui en retour amène celle du Copyleft. Est-ce un champ qui t'intéresse ?

Cendres Lavy : Non, je fais les choses d'assez brutal, d'une manière assez frontale même,

Public : Est-ce que tu as fait d'autres détournements de la culture populaire ?

Cendres Lavy : Oui, j'ai réalisé un certain nombre de capture d'écrans, sur Internet. Ainsi je recherche des images qui tournent autour de l'idée de domination, du rapport entre les genres, mais aussi de la domination au sein même du monde de l'art. L'art est un vrai lieu de pouvoir, il est d'ailleurs selon moi un moyen de véhiculer des idéologies. Pour moi, l'art est une manière de changer les choses, et l'histoire de l'art est une manière de conditionner l'histoire humaine.

Mélanie Perrier : Il me semble que nous pouvons d'ores et déjà faire un premier lien entre le travail de Cendres Lavy et l'installation que tu proposes Sirine avec l'idée « d'icône ». Leur lieu d'exposition permet de poser des questions là où on ne le se les pose pas forcément. Pourrais-tu Sirine nous parlez de ton installation ?

Sirine Fattouh : Lorsque l'on m'a proposé de participer à ce projet, j'étais assez réticente sur le contexte et plus particulièrement la non-mixité générale du public et l'intérêt que pouvait avoir une exposition qui ne serait vu que par des femmes.

Je suis moi-même une femme, arabe, lesbienne, sur ma carte d'identité est inscrit « musulmane ». Alors que mon travail est politique, je ne me suis pas directement posé les questions du genre car le pays d'où je viens, le Liban, ne me le permet pas. Ceci étant, j'ai malgré tout relevé le défi de cette exposition.

Je présente dans un premier temps une série de photographies. C'est le résultat d'un travail qui a consisté à envoyer une photographie et un texte par jour à la même personne, en reprenant des fragments de ma vie tout en les fictionnalisant. Je présente ici huit photographies, celles qui questionnent le plus le genre.

En ce qui concerne l'installation « *Baby Doll, made in China* », elle a été pensée véritablement par rapport au lieu même de présentation, et plus précisément les toilettes des hommes (fréquentés uniquement par des femmes lors du festival). Je continue toutefois à penser que l'installation aurait un impact plus fort si précisément ces toilettes étaient fréquentés par des hommes.

Mélanie Perrier : Tu parles du genre, mais je le souligne, il n'y avait pas de thématique a priori à cette exposition. En revanche, ce qui me paraissait important, c'était de créer de véritables dialogues entre la pièce. On le perçoit, je pense entre celle du collectif DYKE RIVERS, Blanche Neige et la tienne. Chacune rebondisse entre elles. On passe de la féminité, de l'émancipation et de l'aliénation, tout cela à travers une imagerie du corps.

La question des genres est transversale, elles amène avec elle d'autres interrogations, ébranlent d'autres fondations. Que devient la féminité ? Que devient la filiation, la relation aux autres ?

À ce titre, le dessin d'Anna Lopez Luna, cet étrange arbre généalogique ainsi que cette vidéo émouvante de cette vieille dame qui se dénude devant la caméra, consolide cette idée de la reconquête du corps par les femmes, et « troue » encore davantage les icônes et clichés sociétales.

Public : Ce qui m'a frappé par rapport aux poupées, c'est que ces poupées empêchent l'accès aux toilettes. Les poupées déterminent un espace que l'on n'a pas envie de franchir.

Cathy Peylan : J'ai trouvé à l'inverse intéressant de circuler parmi ces poupées, formant ensemble une sorte de « poulailler » qui caquetait, offrant un spectacle cacophonique. Je les ai trouvées assez vivantes.

Sirine Fattouh : Il y a autre chose que je n'ai pas mentionné, avec lequel j'ai du travailler, c'est le fait que ces poupées sont vendues par des clandestins et fabriqués en Chine. Ces poupées sont blondes, les yeux bleus, habillées de dentelles. Leur esthétique est assez

désuète, vieille même, qui correspond davantage à l'époque de ma grand mère. Il n'empêche que c'est ce que l'on recherchait à l'époque chez les femmes.

Aujourd'hui, j'ai le sentiment que les modèles ont sensiblement changé, on voit apparaître des femmes à gros seins, à grosses fesses, sexy. Même si au Liban ou en Syrie ces poupées se vendraient très bien.

Je me suis interrogée sur les critères selon lesquels ces fabricants réalisaient ces poupées, quelle est la génération de filles à laquelle ces poupées s'adressent ? Je me suis à ce propos intéressée au texte de Shere Hite sur les Barbies.

Mélanie Perrier : Tu le soulignes, ces poupées véhiculent une image très restreinte de la femme. On le constate, il n'y a pas de poupées noires, asiatiques... de la même manière chez les Barbies même si les choses changent de leur côté. C'est d'autant plus flagrant de les mettre en grand nombre.

Mélanie Perrier : Anna, tu pourrais nous dire à présent quelques mots sur ton travail, ce qui nous permettra d'introduire la question de la filiation. Il me semble que les nouvelles relations et sexualités ont bouleversé le rapport à la filiation et à la généalogie³.

Anna Lopez : J'ai réévalué le rapport généalogique, en constituant un arbre étendu et élargie, qui englobe les relations homosexuelles jusqu'aux animaux domestiques.

Sinon je propose également la vidéo *Amalia*, autour de ma grand-mère. Je lui ai en effet demandé de se mettre en soutien gorge et culotte devant la caméra et ce afin de donner une image du corps âgé initialement dévalué voire refoulé par la société. Il m'importait de le montrer comme quelque chose de très charnel et de désirant. Ainsi permet-il de remettre en cause les rapports sexuels de la société.

Pour finir, je trouve regrettable que les hommes ne puissent pas bénéficier de cette manifestation.

Mélanie Perrier : C'est un autre débat, mais j'aimerais simplement souligner et préciser que l'enjeu et l'objectif de ce festival est de promouvoir et de proposer des images positives des femmes et des lesbiennes, car il y a encore beaucoup de travail à faire auprès des femmes elles-mêmes. La non mixité est là pour précisément offrir un espace d'auto-détermination et d'émancipation.

Nous sommes tout à fait conscientes ici qu'il reste à mener et à poursuivre un combat auprès des hommes, notamment pour ébranler les fondations des normes hétérocentrées et patriarcales.

Mélanie Perrier : Afin de poursuivre notre débat, j'aimerais poser à toutes une seconde question. Comment envisagez-vous votre responsabilité, en tant que femme artiste ? Pensez-vous que l'on a pas une responsabilité supplémentaire, dès lors que l'on se saisit de l'art et que l'on véhicule des formes ?

Anna Lopez : Les hommes sont certes beaucoup moins censurés que les femmes. On pense d'ailleurs à la Biennale de Venise et la sélection d'artistes par Rosa Maria Martinez et le scandale provoqué à l'époque par la présence accrue d'artistes femmes. Je vous rejoins sur ce constat de manque de visibilité.

Mélanie Perrier : On peut également parler de l'exposition *Dionysiac*⁴, exposition 100% mâle, il y a deux ans qui a montré d'une manière flagrante combien la misogynie était bien

³ Le philosophe français François Noudelmann le démontre très justement dans son ouvrage *Pour en finir avec la généalogie*, Éditions Léo Scheer, Paris, 2004

⁴ Exposition au Centre Pompidou à Paris, du 16 février - 9 mai 2005 Avec : John Bock, Fabrice Hyber, Christoph Büchel, Richard Jackson, Maurizio Cattelan, Martin Kersels, Malachi Farrell, Paul Mc Carthy,

présente et tenace. Non seulement chez les artistes (hommes) mais également de la part de Christine Macel commissaire de cette exposition. On se souvient, à juste titre, du scandale provoqué par les propos de l'artiste Jean Marc Bustamante⁵
Mais face à ce constat, que pouvons-nous faire, nous artistes femmes ?

Nathalie Magnan (dans le public): J'aimerais souligner que cette exposition était une exposition « commissionnée », en d'autres termes avec énormément d'argent pour la production des œuvres. Il est d'autant plus scandaleux que des femmes n'aient pas eu accès à ce genre de manifestation pour pouvoir être soutenues financièrement dans leur démarche.

Dernièrement encore, il y a eu en France le festival *Emergence*, sur les nouvelles technologies, là encore aucune femme n'a été sélectionnée. C'est aux femmes aussi de se réveiller, ce qu'elles ont d'ailleurs fait lors de *Dionysiac* puisqu'un collectif s'était constitué, les « Artpies »⁶, ainsi qu'un nouveau collectif par rapport à ce festival.

Sylvie Blocher (dans le public) : Il me semble que ce problème est un problème très français. Lorsque l'on expose dans les quatre coins du monde (comme c'est mon cas), notamment dans les pays anglo-saxons, on s'aperçoit que l'on n'a plus besoin de souligner ce genre de choses. Elles sont relativement acquises. Le milieu français est très en retard de ce point de vue là, on se bat autant entre les femmes qu'avec les hommes. *Dionysiac* ne pourrait pas avoir lieu dans d'autres pays.

Nathalie Magnan : Il y a eu plusieurs expositions en Angleterre dernièrement qui ont sollicité L'AFAA⁷ pour avoir des artistes français. Étant donnée que l'AFAA n'envoyait que des artistes hommes, l'institution s'est fait, à juste titre, refoulée par les Anglais, ces derniers estimant qu'une telle sélection entièrement masculine était inacceptable.

Mélanie Perrier : Certes ce retard est un retard très français. Un retard que l'on peut également relier à celui de l'absence en France des *Gender studies*, *Queer Studies* ou même des *Women studies* dans nos Universités. Alors qu'aux USA, depuis 15 ans ces champs de questionnements sont érigés en discipline à part entière, et font l'objet de cursus .
En France, il n'y a que 6 universités françaises où il existe des centres de recherches⁸ que l'on pourrait assimiler à des *Women studies* qui existent malgré tout dans une marginalité la plus totale sans réelle reconnaissance.

Gelatin, Jonathan Meese, Kendell Geers, Jason Rhoades, Thomas Hirschhorn, Keith Tyson
Commissaires :Christine Macel

⁵ « *Oui, l'homme a besoin de conquérir des territoires, la femme trouve son territoire et elle y reste ; alors que les femmes cherchent un homme, un homme veut toutes les femmes. La femme, dès qu'elle a trouvé son territoire, elle y reste, d'Agnes Martin à Tracey Emin. Les hommes sont toujours dans la recherche de territoires vierges.* » Ou encore : « *Les hommes prennent des risques beaucoup plus grands, comme d'être détesté, d'être dans la polémique, d'être longtemps dans des champs difficiles.* » « *C'est-à-dire que les femmes artistes ont du mal à tenir la distance (...)* », ou encore « *Les hommes prennent des risques beaucoup plus grands, comme d'être détesté, d'être dans la polémique, d'être longtemps dans des champs difficiles.* »

Paru dans *Discussion entre nous. Jean-Marc Bustamante, Christine Macel, Xavier Veilhan in Bustamante*, coll. La création contemporaine, éd. Flammarion, 2005, p. 168-170.

⁶ <http://artpies.samizdat.net/>

⁷ L'afaa est un organisme qui s'occupe de faire circuler les artistes français dans le monde.

⁸ On citera l'Université de Toulouse 2 -Le Mirail et l'équipe Simone-SAGESSE, le CEDREF à l'Université Paris VII, Centre d'anthropologie sociale à l'EHESS, le Centre Femmes du Nord Pas de Calais, Université Lille 3, le Centre lyonnais d'études féministes – CLEF à l'Université de Lyon II, le CRESP INSERM à l'Université de Paris XIII, le GERS-CNRS, IRESCO à l'Université de Paris VIII, Paris. Le GDR-MAGE (Marchés du travail et genre), IRESCO-CNRS.

Citons qu'une énorme avancée vient d'être faite en France très récemment par la création de l'Institut Emilie du Châtelet à l'initiative d'une large communauté de chercheuses de champs disciplinaires très

J'aimerais à présent demander à Carol Jacobsen⁹ d'intervenir à l'aune du film qu'elle vient de présenter *Censorious*, où malgré cette relative avance des États-Unis sur ces questions, persiste malgré tout une censure tenace.

Dès lors que les artistes adoptent une pratique féministe ou même engagée autour des questions du Genre, des femmes ou du sexe, on voit bien à travers le film combien la censure, notamment au niveau des financements peut-être active.

Carol Jacobsen : J'aimerais préciser que la présence des *Gender studies* ou les *Women studies* dans les universités américaines est très relative. Elles existent uniquement dans les grandes universités. Dès que l'on sort des grandes villes ou des grandes universités prestigieuses, cela n'existe plus.

Nathalie Magnan (dans le public) : J'ai moi-même enseigné les théories Féministes à l'Université de Californie de Santa Cruz. Il y avait plus de 500 étudiants chaque semestre dans ce cours, ça fait un millier d'étudiant-es par années qui passent par ce cour. Un certain nombre d'entre eux prenait conscience de l'urgence et de l'importance de des questions de d'identité : genres, races, préférences sexuelles..., ça change considérablement la vie entière du campus. C'était radical.

Mélanie Perrier : Même si les démarches artistiques ne sont pas inscrites directement dans ces questions ou clairement engagés dans ce sens, il me semble que la responsabilité pour les femmes s'impose comme une vigilance.

D'autant plus lorsqu'il y a certaines artistes femmes qui concourent elles-mêmes à reproduire et poursuivre dans leur travail les schémas culturels et sociaux construits par la société patriarcale.

On pourrait à ce titre évoquer le travail de la photographe Nicole Tran Ba Vang qui au travers de ses « collections », séries photographiques « à la mode », brille en confondant la peau de ses modèles avec des habits de nudité improbables. Le féminin est relayé à celui d'une femme-objet, coincé entre parure et apparence à la plastique idéale.

Que dire aussi de la résurgence des travaux de fil depuis une dizaine d'années, ces références à l'ameublement et à la décoration, enrubanné de préférence de couleurs pastels¹⁰.

L'acte de création des femmes n'est pas exempt de responsabilité. La représentation (si représentation il y a) des femmes par elles-mêmes concourt directement à l'émancipation féminine et à l'égalité des sexes.

Sylvie Blocher : C'est cela le problème, ces femmes sont acceptées dans le monde de l'art parce qu'elles véhiculent ces clichés. Si elles bénéficient des faveurs du milieu de l'art français, c'est précisément parce que celui-ci les cantonne dans un registre précisément féminin.

Jehanne-Marie Gavarini : Pour revenir sur ces pratiques artistiques qui s'ancrent dans la broderie, il me semble que le travail de Ghada Amer détourne ce travail du fil d'une manière intéressante.

variés. L'objectif de cet institut hébergé au Musée de l'homme est de diffuser et de soutenir la recherche autour du genre, des femmes et du sexe.

⁹ Réalisatrice du Film « *Censorious* » qui traite des questions de la censure au sein de monde de l'art essentiellement contemporain aux États-Unis

¹⁰ On pourrait également citer des artistes comme la française Anne Ferrer qui reproduit des fleurs géantes et sexuelles à l'aide de tissus aux couleurs éclatantes. On est loin des broderies d'Annette Messenger, des dessins brodés de Kiki Smith, des tableaux tricotés de Rosemarie Trockel, des installations d'Eva Hesse ou des performances de Marina Abramovic ou Martha Rosler qui portent un regard autrement plus pertinent et critique sur la femme.

Pour ce qui est des USA, il est vrai que la situation est relativement différente. Les artistes féministes des années soixante-dix et les Guerrilla Girls ont fait un gros travail de ce côté-là, elles ont changé un certain nombre de choses sur la représentativité et visibilité des artistes femmes. Toutefois, le sexisme demeure persistant et peut être très violent,

Sur cette idée de la responsabilité, la question sous jacente est selon moi la suivante : peut on être une femme et être « simplement » artiste, ou doit-on nécessairement faire le choix de s'engager du côté des question de genres, de différence des genres, de la différence de pouvoirs liés au genres ?

Je pense que les artistes ici ont fait ce choix, mais que cela n'est pas obligatoire.

Sirine Fattouh : Sur la question de la responsabilité, je sens que j'ai un combat en plus à faire par rapport aux hommes, non seulement parce que je suis femme mais parce que je suis arabe. Ensuite, reste à savoir quels moyens j'adopte pour le faire.

Les rares colloques ou expositions sur ces questions sont très peu fréquentés par les hommes. Quels moyens peut-on mettre en place pour toucher le maximum de personnes sur ces questions autres que les milieux privilégiés déjà plus ou moins sensibilisés. Je crois à ce titre que le cinéma a un grand rôle à jouer.

Je me sens donc responsable, surtout en tant qu'arabe, surtout parce que je risque la censure dans mon pays.

Jehanne-Marie Gavarini : Je pense que choisir d'exposer dans une exposition telle que FSPACE est déjà en soi un choix, un choix politique. Car on peut être reconnue et assimilée au monde de l'art et éviter d'avoir cette étiquette « femme », « féministe » « lesbienne », car ce genre d'étiquette coûte énormément aux artistes femmes au sein du monde de l'art contemporain.

Par contre je suis un peu gênée par la glorification des États-Unis qui plane un peu ici. J'ai personnellement du mal à vivre aux États Unis aujourd'hui, non seulement en tant que lesbienne mais aussi en tant qu'artiste et féministe. J'ai été censurée dans mon travail, autant en France qu'aux USA. Je pense que la lutte est loin d'être terminée.

Aux USA, une de mes œuvres qui avait été sélectionnée par un commissaire d'exposition a été littéralement cachée derrière l'œuvre d'une autre artiste par le personnel d'un musée. Ce geste reflète une tendance actuelle aux USA où les musées qui ne sont pas subventionnés par l'Etat sont très concernés par l'opinion de leurs publics dont ils dépendent. Tout ce qui a trait à la sexualité est considéré choquant pour les enfants. L'esprit de recherche de l'art contemporain ne pèse pas lourd face au poids et à la domination de l'idéologie familiale et religieuse. La censure se fait plus insidieuse. On prive de subvention les œuvres « gênantes », dérangeantes.

Sylvie Blocher : J'aimerais faire un retour historique. Je pense que la différence entre la France et les États-Unis au niveau du féminisme peut, en partie, s'expliquer par le fait que la France n'a jamais réussi à s'extraire d'un contexte assez étroit, bourgeois et blanc. Tout simplement parce que le féministe français dès ses débuts, n'a pas eu à se confronter à la question de la race. Contrairement aux féminismes américaines qui dès les années 70 ont englobé un certain nombre de questions périphériques.

Quant on lit Angela Davies et d'autres, on voit combien le féminisme a dû composer avec la question des femmes noires, mexicaine...

En France, le féministe ne sait jamais « coltiné » ces questions, cela explique le faible impact qu'il a pu avoir et ce retard aujourd'hui.

J'aimerais d'ailleurs souligner que la France est au 16^e rang après la Thaïlande pour les représentations administratives, politiques des femmes. Je ne parle même pas au niveau de l'art, on est 3% de femmes dans les expositions. Effectivement être féministe est une chose très lourde à porter.

La censure dépend aujourd'hui, aussi bien pour les hommes que les femmes, la globalisation aidant, des financeurs privés des expositions. Elle conduit au fait que certaines pièces n'arrivent plus aujourd'hui à voir le jour.

Win Delvoye me confiait, il y a un mois, qu'il y avait certaines de ces pièces qu'à présent on ne lui laissait plus montrer.

Pour ma part, j'ai également eu des pièces censurées non seulement parce qu'elles avaient attiré aux questions du féminisme mais également parce qu'elles touchaient à des questions politiques. La situation est extrêmement tendue. Le politiquement correct et la communication sont en train de dévorer l'art. Il me semble que l'art est en train de devenir quelque chose de rarissime. Nous avons migré progressivement vers un lieu de communication alors que l'art et la communication n'ont absolument pas les mêmes enjeux.

Mélanie Perrier : Il me semble que l'art est une forme « d'infiltration ». En cela, l'art pourrait s'imposer comme une autre forme de communication.

Sylvie Blocher : Oui, inventons des formes infiltrantes ! J'ai toujours été pour l'infiltration. Je suis une grande « infiltreuse ». C'est effectivement le seul moyen de se battre.

Mélanie Perrier : En dépit du fait que les œuvres peuvent devenir ou être rapidement politiques, il me semble que la question du politique s'y joue différemment car on peut concevoir que certaines productions artistiques ont une dimension politique qui ne s'appréhende pas par leur efficacité dans le champ social.

Félix Gonzalez Torres il y a maintenant plus de vingt ans avait déjà souffert de suppression de subventions. Sans se revendiquer ouvertement homosexuel¹¹, il a réussi à créer un travail pas clairement politique mais dont la portée critique est intacte.

« Deux horloges installées côte à côte sont beaucoup plus menaçantes pour le pouvoir que l'image de deux types en train de se sucer la bite, parce que ce pouvoir ne peut pas me transformer en point de ralliement dans son effort d'effacement des significations. Les membres du congrès auront beaucoup de mal à expliquer à leurs électeurs que l'on dépense de l'argent pour promouvoir l'art homosexuel, quant tout ce qu'ils ont montré se réduit à deux prises de courant ou à deux miroirs côte à côte ou deux ampoules électriques accolées. »¹²

Peut-être que les artistes ont ce rôle, celui de créer de formes alternatives de représentation, afin de contourner les censures jusqu'à les traverser.

Sylvie Blocher : Si les Guerrilla Girls ont eu l'impact que l'on connaît, c'est aussi parce qu'elles ont su créer des alliances et rassembler une communauté. En France, il n'y a pas d'alliance. C'est pour cela qu'aujourd'hui, je suis très contente de voir des gens comme vous, cette jeune génération attachée et travaillant à ces questions. Mais d'expérience, je mesure encore l'immense travail qu'il reste à faire. Moi-même enseignante en école d'art, lorsque l'on aborde la question du féminisme, même auprès des filles, elles pensent toujours féministes = salopes !

C'est encore cela le problème. J'étais d'autant plus contente par l'initiative des Artpies, qui disait enfin un certain nombre de choses à voix haute .

Signalons pour finir que Mme Van Aasshe¹³ n'achète pas de vidéos de femmes à Pompidou !

Carol Jacobsen: L'événement qui nous réunit aujourd'hui est véritablement important, c'est aussi à mon sens une opportunité pour organiser d'autres événements, organiser de nouvelles initiatives afin de former un véritable réseau d'entraide, créer une structure.

¹¹ Insister à tout prix sur l'élément homosexuel dans son travail reviendrait à « tomber dans un piège posé par la Droite » soutient l'artiste qui se refusait à jouer le rôle du rebelle marginalisé.

¹² Félix Gonzalez-Torres, cité par Nancy Spector dans le Catalogue d'exposition, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, Edition Paris Musées, 1996, Paris, p. 73

¹³ Responsable de la vidéo au Centre Georges Pompidou, Musée National d'Art Moderne à Paris.

Récemment je viens d'avoir enfin un poste de titulaire dans mon université, uniquement parce qu'une seule femme m'a soutenue parmi un cortège entièrement masculin. Cela a permis à d'autres féministes comme moi de pénétrer enfin l'université.

C'est pour cela qu'il est très important que chacune documente les expériences des unes et des autres. C'est pour cela que j'ai réalisé ce film afin de témoigner de la censure exercée sur les artistes femmes et leurs pratiques, et de souligner l'absence de discours sur et par les femmes.

Mélanie Perrier : Pour revenir sur cette nécessité du réseau, il me semble que Cineffable y participe à son niveau depuis maintenant 18 ans. D'où la nécessité politique de la non-mixité, afin qu'ensemble nous puissions cibler les problèmes, déterminer les enjeux des luttes et les moyens à mettre en place.

Sirine Fattouh : Pour rebondir sur cette idée de réseau et d'infiltration, comment ce genre d'événement certes important, peut infiltrer les universités, les écoles, les musées, la TV.... Comment infiltrer d'autres réseaux ? Car il me semble qu'ici on « prêche des converties ».

Jehanne-Marie Gavarini : Mais c'est au niveau individuel que les infiltrations peuvent se faire, c'est chacune à son tour qui peut infiltrer d'autres réseaux. Ce sont les individus qui infiltrent. C'est pour cela qu'il est important pour chacune d'être là et de se rassembler.

Mélanie Perrier : S'il convient de combler le déficit de visibilité des expériences et des pratiques des unes et des autres, la mise en commun me paraît effectivement un moyen de la rendre productive.

Public : Mais est-ce que toutes les plasticiennes sont féministes ? La symbolique du pouvoir étant phallique, toutes les femmes n'ont pas nécessairement un schéma féministe de leur corps. Certaines d'entre elles ont même un schéma phallique. Il y a des « femmes phalliques ».

Mélanie Perrier : Que certaines femmes (comme nous l'avons souligné tout à l'heure) reconduisent les schémas patriarcaux et entretiennent les rapports de force, est une chose, mais il me semble tout de même, que ce n'est pas la même chose une femme qui travaille avec la symbolique phallique qu'un homme. Je crois qu'il est nécessaire que les femmes s'emparent de ces symboliques, c'est avec cela que nous devons travailler.

Le terme de « femme phallique » me paraît tout à fait dangereux. C'est ce même cliché qu'on lance à toutes ces femmes qui tente de pénétrer le soi-disant terrain des hommes. C'est ce même terme que Christine Macel emploie pour évoquer Louise Bourgeois !

Le travail d'Anna Lopez (« family tree ») par exemple est intéressant de ce point de vue là. Elle met en scène précisément la représentation des phallus comme organe de pouvoir et de délimitation des relations.

Anna Lopez : J'aimerais préciser quelques petites choses à propos de mon dessin. Visiblement beaucoup voit des sexes masculins pour les femmes. En fait, ce sont des sexes féminins que j'ai « gonflé ». C'est justement pour créer une indétermination autour des sexes. Ce ne sont pas des couilles mais des lèvres ! Je trouve beaucoup plus intéressant de créer ce genre d'indétermination. Ça trouble précisément la relation entre sexe et genre.

Nathalie Magnan (dans le public) : Pour revenir à la représentabilité, je viens de faire un calcul. Sur 52 écoles d'art en France, on est 5 enseignantes ouvertement féministes. Alors qu'il y a 95 % d'étudiantes. Malheureusement l'ensemble des rares professeurs femmes ne se revendique pas féministes

Virginie Jourdain : Je voulais juste revenir sur cette histoire de « femme phallique ». Si Anna a envie de dessiner des couilles, j'espère qu'elle en a le droit sans qu'elle soit attaquée de vouloir « prendre le pouvoir ».

Heureusement que les lesbiennes ou les femmes peuvent dessiner des couilles si elles veulent, et plein si elles veulent et énormes si elle veulent !

Anna Lopez : Je pense que c'est très important de représenter les hommes. Il faut travailler sur ces représentations et sur nos propres visions des hommes.

Jehanne-Marie Gavarini : Tout comme les lesbiennes qui incluent des godes dans leurs représentations ne font pas nécessairement référence aux hommes, on ne peut certainement pas réduire le phallus au sexe masculin et il faut bien sûr concevoir cette notion comme une symbolique.

Par rapport à la non-mixité, à la représentation et aux changements auxquels on assiste actuellement, je pense que la différence entre les hommes et les femmes prend une toute nouvelle orientation à l'aune de la transsexualité et de l'intersexe par exemple. Il est donc nécessaire d'ouvrir le débat de ce point de vue et de travailler les nouvelles représentations du sexe et du genre.

Le long débat sur la non-mixité rebondit avec le discours sur ces nouvelles identités et l'éclatement de la concordance sexe/genre. Les espaces non-mixtes sont-ils encore justifiables ? La notion de féminin excluant le masculin impose une fixité des genres qui découle de l'oppressive opposition binaire traditionnelle. Elle n'apparaît possible que sur la base de la séparation des sexes, un concept qui semble bien dépassé à l'heure actuelle. Ou bien peut-on ? doit-on ? redéfinir le féminin en tenant compte de la possibilité de « devenir femme » déjà soulevée par Simone de Beauvoir dès 1949 ?

Virginie Jourdain : Le titre de l'exposition « FSPACE » m'avait à ce titre interpellé. Qu'est ce qu'il y a derrière ce « F », qu'est ce qui va nous fédérer ? Si c'est une exposition sur le féminin, cela ne m'intéresse pas car c'est insuffisant. Tout comme le fait d'être lesbienne et de se rassembler uniquement sous cette qualité est à mon sens une donnée insuffisante et inopérante dans un politique curatoriale.

Ce qui, en revanche, peut être intéressant est de capter notre point commun et de veiller à montrer la portée politique de nos pratiques.

On ne fait pas une exposition entre lesbiennes parce qu'on est toutes lesbiennes. Une lesbienne ne va pas représenter un cheval d'une manière différente qu'une femme !

Cathy Peylan¹⁴ (dans le public) : Je ne suis pas sûre de cela, justement. Tu ne peux pas être lesbienne et ne pas avoir des référents différents et singuliers et propre à cette culture. Il y a forcément quelque chose de toi qui a conditionné tes schémas de représentations, et dans la façon dont tu vas prendre la parole ou mettre en forme.

Cendres Lavy : Dans quelle mesure le fait d'être une femme ou une lesbienne se lit dans son travail ? Un jour on m'avait dit, étant donné que tu es une femme ce que tu fais, se lit comme tel . Or lorsque l'on voit une œuvre on voit une œuvre et non une personne. Et on ne voit encore moins le genre de l'artiste. Je suis très gênée par cette orientation de lecture.

Cathy Peylan : Lorsque je vois une photographie qui représente des femmes, je vois tout de suite quand elle est faite par une femme ou par un homme.

Cendres Lavy : Il y a certes un codage, mais ce qui est intéressant c'est de transcender ces codes.

Cathy Peylan : Je ne parlerais pas de codages mais de sensibilités.

¹⁴ Photographe, participant à la deuxième exposition du Festival.

Virginie Jourdain : Revenir sur cette différence, - une pièce masculine ou une pièce féminine - c'est me semble-t-il, faire un retour en arrière.

Cathy Peylan : Par rapport à l'intitulé de l'appel à projet de FSPACE, ce qui m'a gêné dès le début a été ce terme « d'infiltration ». Je suis d'accord pour l'infiltration. Mais lorsque l'on parle d'infiltration dans un festival comme celui organisé ici, cela peut sous entendre que c'est une infiltration comme on infiltre les lignes ennemis.

D'accord pour une infiltration de femmes dans un milieu d'hommes, mais comment entendre une « infiltration » de femmes dans un milieu de femmes qui plus est, non mixte ?

Mélanie Perrier : Je me permets de rectifier tout de suite ce malentendu. Je pense que cela aurait été effectivement mal venu d'infiltrer ce festival comme tu l'entends. Bien évidemment l'intention est ailleurs. « Infiltration » était un terme pour tenter de mettre en scène et en jeu deux choses. D'une part désigner des formes s'attachant à « infiltrer » des codes, des schémas de représentations qui sévissent encore à l'heure d'aujourd'hui, d'offrir des formes alternatives aux discours dominants. Et d'autre part, s'inscrire dans des espaces initialement non dévolus à la présentation d'œuvres plastiques (l'espace restauration, les toilettes, les coins...)

Pour revenir sur cette question du terme FSPACE . J'ai laissé sciemment le F indéterminé. Précisément parce que le critère de sélection des projets n'a pas été de regrouper des lesbiennes comme a priori.

Car ce genre d'étiquetage me paraît impropre à l'intérieur d'une grille de lecture pour les œuvres . Ce serait même (comme je le soulignais plus haut avec F.Gonzalez Torres), poursuivre ce que cherchent à faire nos détracteurs, encourager l'étiquetage. C'est plus facile d'envisager un travail artistique sous une étiquette que d'une manière globale. Cela réduit non seulement son éventuel impact, mais aussi son public. Car ne pourrions aborder cette œuvre que ceux qui possèdent déjà les codes inhérents à l'étiquette. Cela revient à dire qu'une œuvre « lesbienne » par exemple ne peut être lue et vue que par des lesbiennes.

C'est pour cela que la sélection de FSPACE a d'emblée écarté l'orientation sexuelle des artistes. L'exposition tente de recueillir des œuvres susceptibles d'apporter un point de vue singulier et critique sur les questions qui nous préoccupent.

Certes, le fait d'être lesbienne pour une artiste lui conférera une certaine distance sur ces questions davantage qu'une hétérosexuelle. Faut-il encore que son travail artistique s'ancre dans ces questions sur le genre. Car précisons qu'un certain nombre d'artistes lesbiennes ont une pratique artistique qui ne s'attachent pas du tout à ce genre de questionnement. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut remettre en cause la qualité de leur travail pour autant.

Il est bien évident qu'une artiste hétérosexuelle peut avoir un travail beaucoup plus pertinent du point de vue de la question des genres et de la représentation critique de la femme qu'une artiste lesbienne. Est ce que le débat se situe vraiment là ? FSPACE à mon sens l'a démontré.

Public : Il me semble que oui, le débat doit s'inscrire dans cette interrogation. Il était bien question de savoir comment être femme.

Mélanie Perrier : Nous sommes toutes d'accord sur le fait de se regrouper pour faire cohésion et d'inventer ensemble des formes susceptibles d'infiltrer les codes hétérocentrés et patriarcaux. Mais les hétérosexuelles peuvent tout à fait y participer. Cela me paraît même crucial.

Public : À l'aune des questions « *Qu'est ce que c'est un art d'hommes ? / Qu'est ce que c'est un art de femmes ?* », je crois que la véritable question qu'il s'agirait de poser serait « *Qu'est ce qu'un art « contextuel » ?* »

Car la question du genre relève d'un contexte. Et cette question du contexte me semble largement évincée dans le discours dominant masculin de l'art contemporain. Un discours qui cherche à uniquement se poser du côté de la forme.

Je repense à cette interview de Christine Macel, Jean Marc Bustamante et Xavier Veilhan où l'un des deux, parlant d'une artiste femme, s'exclame en disant qu'elle n'avait pas encore trouver « sa forme ». Je trouve cela d'une violence incroyable surtout venant d'artistes qui n'ont pas un travail politique et qui sont précisément dans l'adoration de la forme.

Il me semble que la question la plus importante à poser n'est pas celle de savoir si c'est un homme ou une femme qui a réalisé telle œuvre, mais celle de savoir comment la question de la domination est posée. Comment elle est travaillée à partir d'un contexte de vie et politique. Pour revenir au dessin d'Anna Lopez, l'art n'a pas à transmettre de message mais bien de s'emparer et de réinvestir un certain nombre de codes liés ou non à la sexualité. C'est bien par ce réinvestissement que nous serons alors capable de créer des formes nouvelles et de répondre à qu'est ce que c'est qu'être une femme.

Cendres Lavy : Tu dis que l'art n'a pas à transmettre de message ?

Public : Oui, je préfère dire que l'art a davantage à poser une question. Dans le sens où il interroge, ébranle, déplace les sujets qu'il touche dans la manière qu'il a de les interroger et les déstabilise.

Si Anna Lopez dessine à la fois des sexes d'hommes et des sexes de femmes, c'est justement pour pouvoir interroger la signification de la sexualité, en créant un trouble dans ses représentations mêmes.

Public : J'ai l'impression que vous êtes en train de confondre à présent deux choses : d'une part la sélection dans les expositions de ce festival et d'autre part la nature de l'art produit par les femmes.

Je crois qu'il ne faut pas mélanger les deux plans. D'une part la discrimination très grande sur les lieux et les possibilités d'exposer pour des artistes qui se déclarent ouvertement femme ou lesbienne, la nécessité d'ouvrir davantage de lieux et d'espaces de monstrations de ces productions. Et d'autres part la nature de ce que ces artistes produisent, qui n'est pas obligatoirement ancré dans les questions du genre.

Mélanie Perrier : Qu'il y ait un déficit de visibilité d'un certain nombre de productions artistiques notamment celle des femmes, je crois que tout le monde ici s'accorde à le reconnaître et le déplorer. C'est bien pour cela que ce festival existe.

En revanche, pour pousser plus avant la réflexion, il m'importe que nous nous interrogeons sur les enjeux de nos espaces de monstrations ici, et de voir en quoi nous apportons des formes à opposer à celles de la société dans laquelle on vit. La compétition des films proposés est faite dans ce sens, en projetant des films qui ne seront montrés nulle part ailleurs.

De mon point de vue de commissaire de FSPACE, j'aimerais justement poursuivre ce qui est engagé dans cette sélection des films, de voir dans quelles mesures les œuvres plastiques proposées à travers les expositions de ce festival peuvent apporter des formes alternatives aux questions des genres et offrir une représentativité positive de la femme.

On pourrait d'ailleurs entendre Anne –Marie Szcurek, la commissaire de la seconde exposition pour connaître son point de vue et savoir comment elle a envisagé sa sélection.

Car si cette année il y a deux expositions dans le cadre de ce festival, on assiste également, me semble t-il, à deux façons d'envisager les enjeux d'une exposition.

Comment tu as envisagé la mise en place de cette exposition et la sélection des œuvres.

Anne-Marie Szczurek : Cela fait 12 ans qu'il existe un espace d'exposition lors du festival. L'objectif premier a été dès le départ de rendre visible au maximum les artistes femmes. L'essentiel étant de permettre aux femmes de présenter leurs expressions artistiques, quel qu'en soit la forme.

Je crois qu'il serait préférable de ne pas penser ces deux expositions séparément, mais bien comme quelque chose de global participant chacune à savoir ce qu'est un « art femme » ou un « art féministe », « art lesbien ». Il n'y a pas de doctrine. Certaines s'engagent d'autres pas. C'est avant tout des œuvres qui ont des messages.

Mélanie Perrier : J'aimerais revenir sur le contexte. Que les unes et les autres aient une pratique et qu'elles exposent ailleurs, l'affaire est entendue. Mais en revanche, le festival n'est pas un contexte anodin. Et je ne crois pas qu'il y ait entre nos deux initiatives d'exposition simplement une différence de formes présentées.

Il me semble qu'une nécessité de visibilité est insuffisante comme objectif d'exposition, tout comme l'orientation sexuelle de l'auteure. Nous devons dépasser cela, en adoptant comme impératif de sélection, l'étude des formes mises en jeu.

Le contexte de ce festival est fort, ses objectifs, son public, sa visée politique font que chaque élément qui y participe doit les adopter.

Aussi sans opter pour une logique de thématisation, il me paraît essentiel que les pièces et œuvres présentées prennent en compte ce contexte.

Il me paraît d'autant plus essentiel dans ce Festival du Film Lesbien & Féministe de Paris qui veut être un événement global autour de la culture lesbienne et féministe que seules soient privilégiées des œuvres à portée critique sur la question de la femme et du genre, inscrites dans des pratiques contemporaines.

Nous ne pouvons pas nous permettre ici de se contenter de la simple visibilité mais bien de la rendre productive de sens, de réévaluer nos stratégies curatoriales.

Il m'incombe à présent de conclure ce débat et d'en donner quelques perspectives.

J'aimerais saluer la richesse des points de vue échangés et le partage des expériences de chacune.

Si nous nous sommes rejoints sur le déficit persistant de la visibilité des artistes femmes, lesbiennes a fortiori, reste à savoir quelles moyens nous pouvons inventer pour pouvoir y pallier.

Nous avons à ce titre rappelé combien il était important, encore aujourd'hui de se rassembler entre femmes, entre lesbiennes afin que nous puissions élaborer ensemble les formes renouvelées de notre propre émancipation. J'aimerais à ce titre rappeler la phrase d'Adrienne Rich :

« La reconquête de nos corps va changer la société. Il nous faut imaginer un monde dans lequel chaque femme est le génie de son propre corps. »¹⁵

Dans notre monde d'abstraction, de virtualisation et de techno-sciences, le réel continue à se poser comme un point d'accroche, un pôle de résistance qui passe par le corps.

« Affirmer la corporéité du corps, le réel du réel, c'est lutter contre la mise en spectacle, contre l'abstraction et ramener de la vie, de la matière, de l'évènement. C'est une manière de lutter contre l'esthétisation et la formalisation », soulignait Aline Caillet¹⁶.

¹⁵ Adrienne Rich, *Woman Born*, 1976

¹⁶ Extrait d'un entretien avec Aline Caillet du 2 décembre 2004. Aline Caillet est philosophe et critique d'art. Elle a soutenu récemment une thèse en esthétique sur « *la critique artiste à l'âge contemporain* », interrogeant les formes sociales et politiques d'engagement dans l'art actuel. Elle est membre de Campement Urbain, collectif à géométrie variable pour le projet (Je & Nous) sélectionnée pour la Biennale de Venise en 2003, pour l'exposition Zone d'urgence, sous le commissariat de Hou

Restons donc vigilantes aux stratégies d'étiquetages, aux schémas formalisants dont les artistes femmes et les lesbiennes sont encore victimes, et faisons de nos corps propre, l'outil et le support de nos revendications.

Hanru. En tant qu'auteur, elle collabore à plusieurs revues françaises et canadiennes d'art contemporain.